

Stardust

Le Mystère de l'étoile



A U D I A B L E V A U V E R T

Neil Gaiman

Stardust

Le Mystère de l'étoile

Roman traduit de l'anglais par FRÉDÉRIQUE LE BOUCHER



Du même auteur

THE SANDMAN, BD, *Éditions Delcourt*

LE JOUR OÙ J'AI ÉCHANGÉ MON PÈRE CONTRE DEUX POISSONS ROUGES, BD,
Éditions Delcourt

NEVERWHERE, roman, *Éditions J'ai lu*

DE BONS PRÉSAGES, roman, *Éditions Au diable vauvert*

MIROIRS ET FUMÉE, roman, *Éditions Au diable vauvert*

CORALINE, roman, *Éditions Albin-Michel*

PAS DE PANIQUE, roman, *Éditions Gallimard*

ANANSI BOYS, roman, *Éditions Au diable vauvert*

VIOLENT CASES, BD, *Éditions Au diable vauvert*

ISBN: 978-2-84626-139-5

Titre original: STARDUST

Illustrations : KELLAN PECK

© Neil Gaiman 1999

© Éditions Au diable vauvert, 2007 pour la présente édition

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune BP72 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact @ audiable.com

À Gene et Rosemary Wolfe

Chanson

*Va, et attrape au vol une étoile filante,
Fais qu'une Mandragore enfante,
Dis-moi où s'en sont allées les années,
Qui, du Diable, a fendu le pied,
Apprends-moi, des Sirènes, à ouïr le murmure,
Ou comment, de l'envie, ignorer la morsure,
Et trouve
Quel vent
Pousse un cœur honnête en avant.
Fusses-tu né pour voir l'irréel,
Les choses invisibles au commun des mortels,
Eusses-tu voyagé dix mille jours et nuits,
Jusqu'à ce que l'âge, de givre, eût poudré ta chevelure,
Et, dès que revenu, m'eusses-tu conté, l'ami,
Tout ce qu'eusses vécu d'étranges aventures,
Nulle part, en nulle contrée,
Tu l'eusses pu jurer
Ne vit femme fidèle et de toute beauté,
En trouverais-tu une, sitôt me l'écrirais,
Semblable pèlerinage si doux me serait,
Et pourtant non, au final, point n'irais,
Quoique au seuil voisin, nous pourrions rencontrer
Quelque fidèle qu'elle fût, quand croisa ton chemin,
Et quelle qu'elle le restât, quand parvint ton billet,
Il n'en demeure pas moins
Qu'avant mon arrivée
À deux ou trois déjà, elle se sera donnée.*

John Donne (1572-1631)

Poèmes



*Du village de Wall et des étranges choses
y advenant tous les neuf ans.*

**Il était une fois un jeune homme qui voulait conquérir
l'Élué de son Cœur.**

Quoique, à en croire semblable introduction, il n'y ait guère là de quoi faire un roman (toutes les histoires de tous les jeunes gens qui furent et seront pourraient commencer de la même façon), ce jeune homme-là et ce qui lui arriva – lui-même, d'ailleurs, ne le sut jamais vraiment – sortent suffisamment de l'ordinaire pour mériter, le premier, d'être le héros et, le second, l'intrigue de notre histoire.

Celle-ci commence, comme bien des histoires ont commencé : à Wall.

Le village de Wall se trouve encore aujourd'hui là où il a toujours été – depuis six cents ans, tout au moins : perché sur un téton de granit, au cœur d'une petite forêt. Les maisons de Wall se ressemblent toutes : vieilles, carrées, avec une façade de pierre grise, un toit d'ardoise et une haute cheminée. Tirant profit du moindre pouce de roc, elles s'imbriquent, se

chevauchent, s'appuient les unes contre les autres comme pour ne pas tomber, un malheureux buisson ou un maigre arbrisseau agrippé, ça et là, à leurs flancs.

Il n'y a qu'une seule route pour aller à Wall : un petit sentier en lacets qui gravit le raidillon au sortir de la forêt, bordé de rochers et de petits cailloux. Lorsqu'on le suit assez loin vers le sud, jusqu'à quitter le couvert des futaies, il disparaît bientôt sous une couche d'asphalte pour devenir une vraie route bitumée. S'aventure-t-on plus loin encore, la route s'élargit – filant à toute allure vers les grandes villes, voitures et camions y affluent à toute heure. Persévère-t-on jusqu'au bout, elle nous conduit même jusqu'à Londres – il faut toutefois compter une nuit entière pour se rendre de Wall à Londres en voiture.

Les habitants de Wall – plutôt du genre taciturne, dans l'ensemble – se répartissent en deux types bien distincts : il y a ceux qui sont nés à Wall – aussi grands, gris et robustes que le piton de granit sur lequel leur village est construit – et les autres, ceux qui ont choisi de s'installer à Wall et qui y sont restés, ainsi que leurs descendants.

À l'ouest, au pied du village, s'étend une forêt. Au sud, se prélassent un vaste lac, aussi traître que placide, alimentés par des cours d'eau qui dévalent les collines de l'autre côté de Wall, au nord. Au nord, moutonnent les collines où les bergers mènent paître leurs troupeaux. Et, à l'est, la forêt reprend ses droits.

C'est dans cette dernière direction, tout près du village, que se dresse la haute muraille de pierre grise qui lui a donné son nom. Ce vieux et solide rempart, édifié avec de gros blocs de granit carrés taillés dans la

masse, semble ne sortir de la forêt que pour mieux y retourner.

Le mur ne s'interrompt qu'en un seul endroit : sur environ six pieds de large, en remontant un peu vers le nord.

Par cette brèche, on aperçoit une vaste prairie et, par-delà cette prairie, une rivière et, par-delà cette rivière, un rideau d'arbres. De temps à autre, des ombres et des formes apparaissent entre les arbres, au loin : des formes gigantesques, des formes minuscules, des formes étranges et d'éphémères étincelles qui scintillent, le temps d'un soupir, avant de s'évanouir. Quoique l'herbe y soit grasse et abondante, jamais aucun des villageois n'a fait paître ses bêtes de l'autre côté du mur ; pas plus qu'il n'y a jamais semé la moindre graine.

Bien au contraire : cela fait des siècles – peut-être même des millénaires – que le village poste des sentinelles de part et d'autre de la brèche et que les villageois font de leur mieux pour ne pas y penser.

Aujourd'hui encore, armés de leurs gros gourdins, deux honnêtes citoyens montent la garde devant le mur de Wall, de jour comme de nuit, par roulement de huit heures, l'un à droite, l'autre à gauche de l'ouverture – côté village, bien entendu.

L'essentiel de leur mission consiste à empêcher les enfants de franchir la brèche pour aller batifoler dans la prairie, voire au-delà. Il leur arrive aussi, parfois, de devoir dissuader quelque promeneur égaré ou quelque étranger de passage de satisfaire leur curiosité.

Pour les enfants, point n'est besoin d'artifice : il leur suffit de brandir leur gourdin. Pour ce qui est des

promeneurs et des visiteurs, il y faut plus de subtilité. Ils n'utilisent la force qu'en dernier recours, quand leurs histoires de terres fraîchement ensemencées ou de taureau enragé en liberté ne parviennent pas à les décourager.

Rares sont ceux qui se rendent à Wall en sachant ce qu'ils viennent y chercher. Il arrive parfois que certains, parmi eux, soient autorisés à passer. Ils ont tous un petit quelque chose dans les yeux... un petit quelque chose qui, une fois aperçu, ne s'oublie jamais.

Il n'est fait état d'aucune infraction à la règle durant tout le courant du dernier siècle – aucune, du moins, dont les villageois aient eu connaissance. Et ils n'en sont pas peu fiers.

Il y a pourtant une exception. Et c'est une fois tous les neuf ans : le Premier Mai, quand la foire de Wall bat son plein...

Les événements qui vont suivre ont commencé à s'ébruiter il y a fort longtemps déjà. La reine Victoria occupait le trône d'Angleterre. Les joues fraîches et lisses comme des pommes et le pas primesautier, elle n'avait encore rien de la lugubre veuve de Windsor. Il arrivait même que Lord Melbourne la dût gentiment chapitrer pour sa frivolité – et ce n'étaient certes pas les occasions qui manquaient. Bien que, pour lors, toujours demoiselle, elle était déjà fort éprise.

Mr. Charles Dickens écrivait son *Oliver Twist* ; Mr. Draper venait de photographier la lune pour la première fois, immortalisant sa face blême sur papier glacé, et Mr. Morse avait récemment découvert le moyen de transmettre des messages au travers de fils métalliques.

Eussiez-vous eu l'idée saugrenue de leur parler de magie ou du Pays des fées, ils vous auraient tous toisé, un petit sourire condescendant aux lèvres. Tous, sauf peut-être Mr. Dickens qui, levant vers vous de doux yeux rêveurs, vous aurait sans doute regardé avec, sur son visage juvénile qu'aucune auguste barbe ne venait encore ombrer, une expression quelque peu nostalgique.

C'était une véritable invasion, ce printemps-là. Les îles Britanniques étaient prises d'assaut. Ils arrivaient, à l'unité ou par paires; à Douvres, à Londres ou à Liverpool; hommes et femmes; certains aussi pâles que cette feuille, d'autres au teint couleur de lave ou de cannelle, mais tous parlant une multitude de langues différentes. Ils déferlèrent ainsi durant tout le mois d'avril. Certains voyageaient en train à vapeur, d'autres à cheval, en roulotte ou en carriole et beaucoup même, à pied.

À cette époque, Dunstan Thorn avait dix-huit ans et n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler un romantique.

Il avait les cheveux bruns, les yeux bruns et les joues constellées d'éphélides assorties. La taille moyenne, le parler lent, il avait aussi un joli sourire – un sourire qui semblait illuminer son visage de l'intérieur – et n'en était pas avare. Et, quand il s'abandonnait à la rêverie dans les champs paternels, il s'imaginait quittant son village natal aux charmes insoupçonnés, pour Londres, Édimbourg ou Dublin, ou quelque autre grande ville où l'on se moque bien de savoir d'où vient le vent. Il travaillait à la ferme de son père et ne possédait rien, hormis un petit cottage niché au fin fond d'un pré que ses parents lui avaient donné.

Or donc, cet avril-là, beaucoup d'étrangers s'en venaient à Wall pour la foire, au grand dam de Dunstan qui ne voyait guère ce déferlement d'un bon œil. L'auberge de Mr. Bromios, la Septième Pie – éternellement déserte, en temps ordinaire –, avait fait le plein, la semaine précédente, et les derniers arrivés en étaient réduits à loger chez l'habitant. Certains payaient avec des pièces bizarres; d'autres, avec des simples ou des épices et certains même, avec des gemmes.

Un vent d'excitation s'était levé et, plus la foire approchait, plus l'impatience générale grandissait: les gens se levaient de plus en plus tôt, comptaient les jours, les heures, les minutes, et les gardes en faction devant la brèche avaient peine à cacher une croissante nervosité. Des ombres et des formes indistinctes s'agitaient derrière les arbres, à la lisière de la prairie.

À la Septième Pie, la tension commençait à monter entre un dénommé Tommy Forester et un géant aux yeux de braise qui se promenait avec un petit singe sur l'épaule. Étant sortie en compagnie du jeune Forester, au vu et au su de tout le village, l'année précédente, Bridget Comfrey (sans conteste la plus belle fille d'auberge que le monde ait jamais portée – ou, du moins, considérée comme telle) n'y était pas tout à fait étrangère. L'homme ne parlait pas un mot d'anglais, mais ses sourires se passaient de traduction et l'orage menaçait.

Côté comptoir, les conversations allaient bon train. Au coude à coude avec les étrangers de passage – intolérable promiscuité s'il en est –, les habitués devisaient:

— Ça n'arrive qu'une fois tous les neuf ans, disait l'un.

— Il paraît qu'autrefois c'était tous les ans à la Saint-Jean, disait l'autre.

— Demandez à Mr. Bromios. Il vous le dira, lui, tranchait un troisième.

Mr. Bromios était un homme de belle taille. Son teint olivâtre et ses cheveux noirs très frisés soulignaient le vert de ses yeux en amande. Quand les filles du village grandissaient, elles remarquaient Mr. Bromios. Mais Mr. Bromios ne faisait guère attention à elles. On disait qu'il était arrivé, un beau jour, quelques années auparavant : un étranger, en somme. Mais il s'était installé au village et y était resté. Et puis, il avait du bon vin. Les gens du cru l'avaient accepté.

Ce qui devait arriver arriva : l'orage éclata entre Tommy Forester et Alum Bey, puisque tel était apparemment le nom du colosse aux yeux de braise.

— Arrêtez-les ! Au nom du ciel, arrêtez-les ! criait Bridget. Y vont s'étriper pour moi à l'arrière !

Et elle agitait la tête de si gracieuse façon que la lumière des lampes à huile accrochait de jolis copeaux d'or à ses anglaises blondes.

Pour séparer les deux hommes, personne ne leva le petit doigt ; ce qui n'empêcha nullement bon nombre des clients de l'auberge – nouveaux venus et villageois confondus – de sortir dans la cour pour assister au spectacle.

Tommy Forester ôta sa chemise et se mit en garde. L'étranger s'esclaffa, cracha par terre, puis attrapa Tommy par la main et, le catapultant dans les airs, lui fit mordre la poussière. Tommy se releva péniblement et se rua sur son rival pour lui asséner un fulgurant crochet du droit... avant de se retrouver dans la boue, le souffle coupé, les bras en croix. Alum Bey s'assit sur son dos en riant et dit quelque chose en arabe.

Vite fait, bien fait, le combat était terminé.

Alum Bey se releva et se dirigea d'un pas satisfait vers Bridget Comfrey. Il s'inclina profondément devant elle et lui adressa un sourire éclatant.

Bridget l'ignora et se précipita vers Tommy.

— Mon Dieu ! mais qu'est-ce qu'il t'a fait, mon cœur ? s'exclama-t-elle, en essayant, d'un coin de tablier, la boue qui maculait le visage de son aimé.

Et de l'abreuer de mots doux.

Alum Bey retourna dans l'auberge avec les spectateurs et, quand Tommy Forester revint, lui offrit une bonne bouteille de chablis de la réserve de Mr. Bromios. Au bout du compte, nul ne savait plus vraiment qui, des deux, l'avait emporté.

Dunstan Thorn n'était pas à la Septième Pie, ce soir-là. Dunstan Thorn était un jeune homme pragmatique qui, depuis plus de six mois, faisait une cour assidue à Daisy Hempstock, une jeune fille tout aussi pragmatique que lui. Quand il faisait doux, ils se promenaient le soir autour du village, en parlant de la théorie de l'assolement, du temps et d'autres sujets non moins passionnants. Lors de ces promenades – durant lesquelles ils étaient invariablement accompagnés par la mère et la sœur cadette de Daisy, qui marchaient à six pas derrière eux –, il leur arrivait, de temps à autre, de se regarder amoureusement.

À la porte des Hempstock, Dunstan s'inclinait, puis prenait congé.

Alors, Daisy Hempstock rentrait chez elle, enlevait son bonnet et disait :

— Je voudrais tant que Mr. Thorn se décide à demander ma main. Je suis persuadée que papa n'en serait point fâché.

— Il n'en serait certainement pas fâché, je peux te l'assurer, répondit, ce soir-là, la bien-aimée maman de Daisy.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs.

Puis elle ôta son bonnet et ses gants avant d'escorter ses filles au salon où, assis sur une chaise, un très grand gentleman avec une très longue barbe était occupé à trier le contenu de son sac. Les trois femmes saluèrent l'étranger en lui faisant de petites révérences (l'homme parlait à peine anglais et n'était arrivé que quelques jours plus tôt). Ce dernier se leva pour répondre à leur salut, puis se replongea dans son sac rempli d'objets de bois divers qu'il sortait, triait, astiquait, puis rangeait, avec un soin diligent.

Avril s'était montré particulièrement froid, cette année-là, et capricieux, avec ces brusques sautes d'humeur si typiques du printemps à l'anglaise.

Les visiteurs affluaient, traversant la forêt par la petite route du sud, pour finalement se retrouver : qui, dans la chambre d'ami ; qui, dans la grange ; qui, dans un coin d'étable avec les vaches. Certains plantaient la tente, d'autres arrivaient avec leur roulotte tirée par d'énormes chevaux gris ou de petits poneys à poils longs.

La forêt était tapissée de jacinthes.

Or donc, en cette fraîche matinée du 29 avril, Dunstan Thorn faisait le planton devant le mur, en compagnie de Tommy Forester, l'un à gauche, l'autre à droite de la brèche.

Ce n'était certes pas la première fois que Dunstan montait la garde, mais, jusqu'alors, il s'était plutôt contenté de faire acte de présence, trompant, parfois,

son ennui en dispersant quelques chenapans trop curieux quand l'occasion s'en présentait.

Mais, ce jour-là, il se sentait investi d'une grande responsabilité. Il tenait fermement son gourdin et, chaque fois qu'un étranger se présentait, lui disait :

— Demain, demain. Personne ne passe aujourd'hui, mon bon monsieur.

Alors l'étranger s'écartait un peu, lorgnant à la dérobée vers la prairie – bien inoffensive – qu'il apercevait par la brèche, vers les rares arbres – au demeurant, très ordinaires – qui en brisaient l'uniformité et vers la forêt – plutôt quelconque – qui la bordait. Certains tentaient bien de lier conversation avec eux, mais, fiers de leurs éminentes attributions, les jeunes gens redressaient la tête et pinçaient les lèvres, décourageant fermement toute tentative de subornation. En un mot comme en cent, ils faisaient les importants.

À l'heure du déjeuner, Daisy Hempstock leur apporta un petit plat de hachis parmentier qu'elle leur offrit de partager et Bridget Comfrey, deux chopes de bière bien fraîche.

À la tombée de la nuit, deux autres robustes jeunes gens du village armés de lanternes vinrent prendre la relève et Dunstan et Tommy se rendirent de conserve à l'auberge de Mr. Bromios qui leur servit une pinte de sa meilleure bière – appellation plus qu'amplement méritée – pour les récompenser d'avoir monté la garde toute la journée. Un brouhaha vibrant d'exaltation montait de la salle comble. L'auberge était pleine de visages inconnus : des étrangers venus de toutes les nations du monde – telle était, du moins, l'impression de Dunstan qui, passé la lisière de la forêt, perdait

toute notion des distances. Aussi regardait-il le grand gentleman en haut-de-forme – tout droit monté de Londres –, assis à la table voisine, avec la même admiration craintive qu'il témoignait au monsieur à la peau d'ébène et à la grande robe blanche en compagnie duquel ce dernier dînait.

Dunstan savait que cela ne se faisait pas de regarder fixement les gens. Et puis, en sa qualité d'habitant du village, n'était-il pas en droit d'éprouver une certaine supériorité vis-à-vis de tous ces « horsins » ? Pourtant, d'étranges parfums d'épices lui chatouillaient les narines, des centaines de mots mystérieux et incompréhensibles lui titillaient les tympanes et, bouche bée, il s'en mettait plein les yeux sans la moindre honte.

L'homme au haut-de-forme, qui avait bien remarqué que Dunstan l'observait, lui fit signe d'approcher.

— T'aimes l'pudding ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, en guise de présentation. Mutanabbi m'a faussé compagnie et j'ai là plus d'pudding qu'y n'm'en faut. C'est trop pour un seul homme.

Dunstan hocha la tête. Le pudding exhalait une odeur alléchante.

— Eh bien, lui dit son nouvel ami, en lui tendant un bol et une cuillère propres, sers-toi.

Dunstan ne se fit pas prier et attaqua le pudding avec enthousiasme.

— Maint'nant, dis-moi, fiston, reprit le gentleman en haut-de-forme, quand leurs bols et le plat de pudding furent vides, on dirait bien qu'l'auberge n'a plus d'chambre et qu'y a plus un lit d'libre dans tout l'village.

— Vraiment ? fit Dunstan, nullement surpris.

— Vraiment, répondit l'autre. Et j'me d'mandais : tu n'connâtrais pas une maison où pourrait y avoir encore une petite place pour moi ?

— Tout est loué, maintenant, répondit Dunstan, avec un haussement d'épaules. Je me souviens, quand j'avais neuf ans, ma mère et mon père m'avaient envoyé dormir à l'étable pendant une semaine pour louer ma chambre à une dame venue d'Orient avec sa famille et tous ses domestiques. Elle m'avait donné un cerf-volant pour me remercier et je l'avais fait voler dans la prairie jusqu'à ce que la corde casse et qu'il disparaisse derrière les nuages.

— Et où t'habites, maint'nant ? demanda le gentleman en haut-de-forme.

— J'ai un cottage sur les terres de mon père, tout au bout, répondit Dunstan. C'était là que vivait notre berger. Mais il est mort depuis – ça a fait deux ans à la Saint-Jean – et mes parents me l'ont donné.

— Viens donc me l'montrer, dit le gentleman en haut-de-forme.

Et il ne serait jamais venu à l'esprit à Dunstan de refuser.

La lune était haut dans le ciel et la nuit était claire. Ils traversèrent le village, puis empruntèrent le sentier qui descendait vers la forêt et marchèrent d'une seule traite jusqu'à la chaumière de Dunstan, passant en chemin devant la ferme des Thorn (où le gentleman en haut-de-forme se laissa surprendre par le ronflement d'une vache qui dormait dans le pré).

La maisonnette n'avait qu'une seule pièce avec une cheminée. L'étranger hocha la tête.

— Ça m'convient bien, dit-il. Allez, Dunstan Thorn, j'te la loue pour les trois jours prochains.